

R/TP 52p

a<sup>c</sup> S. Reinach  
bien cordialement

**HENRY MICHEL**

Chargé de Cours à l'Université de Paris  
Membre du Conseil Supérieur de l'Assistance publique

---

LE DOCTEUR

**DREYFUS-BRISAC**

---

(Extrait de la REVUE PHILANTHROPIQUE, n° du 10 Décembre 1903)



PARIS

MASSON ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (6<sup>e</sup>)

—  
1903

Bibliothèque Maison de l'Orient



072837

R/TP 52P

**HENRY MICHEL**

Chargé de Cours à l'Université de Paris  
Membre du Conseil Supérieur de l'Assistance publique

---

**LE DOCTEUR**

**DREYFUS-BRISAC**

---

(Extrait de la REVUE PHILANTHROPIQUE, n° du 10 Décembre 1903)



**PARIS**

**MASSON ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS**

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (6<sup>e</sup>)

—

1903

## LE DOCTEUR DREYFUS-BRISAC

À l'endemain de la mort si soudaine, si cruelle de son mari, Madame Dreyfus-Brisac a souhaité qu'un ami racontât cette trop courte vie. D'autres l'eussent fait avec plus d'autorité, nul ne l'eût fait avec plus d'affection que l'auteur de ces pages. Il lui a été communiqué des lettres de jeunesse, et des notes, dont il a usé largement. Les citations, les témoignages forment la meilleure partie de l'étude qu'on va lire. Si la figure du docteur Dreyfus-Brisac y revit, pour un moment, c'est grâce à ces témoignages et à ces citations.

### I

Lucien Dreyfus-Brisac est né à Strasbourg, le 3 février 1849. Sa famille paternelle s'était fixée depuis longtemps à Metz, où son grand-père avait dirigé une industrie, et où son père avait vu le jour. Le grand-père était allé habiter Strasbourg après le mariage de sa fille avec le docteur Hirtz, professeur à la Faculté de médecine de cette ville. Il avait emmené avec lui tous les siens. L'un de ses fils, — le père de Lucien Dreyfus — épousa en 1848 mademoiselle Brisac, fille de négociants très aisés et considérés de Lunéville. C'est donc à la Lorraine autant qu'à l'Alsace que se rattache, par ses parents, Lucien Dreyfus-Brisac.

Il a grandi dans un milieu tout patriarcal, où régnait sans partage la volonté du grand-père. Ce grand-père a laissé à ses petits-enfants le souvenir d'un vieillard imposant, d'esprit judicieux et pratique. Il exerçait, sur toute la famille, une influence prépondérante. Ses conseils étaient un peu des ordres; ses moindres désirs étaient obéis. Retiré des affaires de bonne heure, avec une assez belle fortune, il disposait de tout son



temps, et ne perdait guère de vue les enfants. Il avait fait bâtir avec son gendre, le D<sup>r</sup> Hirtz, une grande maison dans la rue de la Nuée-Bleue, l'une des plus agréables de la ville. Il occupait un étage de cette maison. Le D<sup>r</sup> Hirtz, avec sa famille, en occupait un autre. Le père de Lucien Dreyfus-Brisac, un oncle et une tante y demeuraient également. Le grand-père n'était pas sans comprendre les avantages que la centralisation offre au gouvernement absolu.

Pourtant le groupement familial était fondé, avant tout, sur l'affection. Et ce qui le prouve, c'est qu'il subsista, même après la mort de celui qui l'avait créé. Écoliers, puis étudiants, Lucien Dreyfus-Brisac et son frère passaient régulièrement leurs soirées avec parents, oncles, tantes, cousins, cousines, chez leur grand-mère, qui n'était même pas leur grand-mère par le sang, mais la seconde femme de leur grand-père. Sans enfants à elle, elle regardait les enfants et petits-enfants de son mari comme les siens propres. Lucien Dreyfus-Brisac avait dix-neuf ans bien comptés, quand il obtint la permission de prendre en commun, avec son frère, un abonnement au théâtre qui, à Strasbourg, était alors fort bon et fort suivi. Les soirs d'abonnement étaient à peu près les seuls dont les deux jeunes gens pussent disposer librement. Cette tutelle persistante leur semblait la chose la plus naturelle du monde. Ils ne songeaient pas à la secouer. Ils se plaisaient dans le calme salon de la rue de la Nuée-Bleue, et ils y goûtaient, sans impatience, les paisibles douceurs d'une existence qui ne leur parut jamais monotone.

A partir de la mort du grand-père (1862), l'action du père se fit plus directement sentir. Lui aussi, il avait sur toutes choses, et sur l'éducation en particulier, des idées arrêtées. Il la voulait sévère. Il était impitoyable aux menus mensonges des enfants. Mais Lucien Dreyfus-Brisac se montrait si raisonnable, si droit, si discipliné que l'autorité paternelle ne lui pesait pas, et qu'elle n'avait même pas, à vrai dire, lieu de s'exercer. Très bon, très serviable, M. Emile Dreyfus était timide, un peu pessimiste, et quoique très soucieux de l'opinion des autres, difficile et sincère en ses jugements. Il n'aimait pas le monde, et la vie retirée avait seule du charme à ses yeux. Il était économe ou très gé-

néreux, selon les circonstances. Un de ses fils disait, en plaisantant, qu'il se fût fait scrupule d'encourager, par un don de vingt francs, une fantaisie peu raisonnable ; mais que, la sottise faite, il eût donné, avec un pardon facile, le billet de mille francs nécessaire pour la réparer. L'austérité de la vie de famille ainsi comprise et pratiquée avait pour correctif la douceur, la tendresse de madame Emile Dreyfus-Brisac. Ses fils l'ont toujours entourée de leur affection. Elle devait éprouver, dans sa vieillesse, la douleur inconsolable de voir disparaître l'aîné des deux.

## II

Si j'ai insisté sur le milieu, sur le caractère et le tour d'esprit des parents, c'est que les sentiments, les idées, les habitudes du D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac s'expliquent, en partie, par ces influences longtemps subies. Sans précisément ressembler, au physique, à son père, il avait quelque chose de lui. Il en tenait aussi une humeur indépendante, peu de goût pour les réunions du monde — il ne devait s'y plaire que très tard — une disposition à qualifier avec fermeté, et sans ménagements, les hommes et les choses qui lui déplaisaient. Il avait gardé, enfin, de sa première jeunesse, un sentiment très vif des obligations de famille. Il y a peu d'années encore, ses plans de voyages, ses combinaisons de vacances étaient suspendus à l'état de santé d'un oncle, qui devait mourir plein de jours. Les amis du D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac se prenaient à sourire, quand il leur parlait de cet oncle, et de l'impossibilité où il était de le quitter. S'ils avaient mieux connu les circonstances de sa jeunesse, ils auraient été moins surpris.

Lucien Dreyfus-Brisac a fait ses études au lycée de Strasbourg, comme interne. Il y est entré en 1858, et il a toujours occupé au moins le second rang dans sa classe, en lutte pour le premier. Il réussissait à peu près également dans les lettres et dans les sciences. Un de ses condisciples, qui a fait avec lui sa troisième et sa seconde, a gardé de cette rencontre un vif souvenir. Attiré vers Lucien Dreyfus par sa nature affectueuse et cordiale, il goûtait, en cet excellent élève, non pas le scholar, mais l'in-

telligence alerte et éveillée qui, dès lors, ne se confinait pas à l'horizon du lycée. Lucien Dreyfus avait un peu voyagé. Il avait séjourné deux étés à Paris, et il avait fait un court passage au lycée Charlemagne. Il avait lu. Il avait le goût des idées. La plupart de ses camarades étaient moins avancés. « Je n'étais, pour ma part, dit M. Bloch, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, qu'un petit provincial, mal dégrossi, mais curieux, auquel il ouvrait des jours sur une foule de choses insoupçonnées. C'était le temps où Duruy avait imaginé de faire faire aux professeurs de facultés des conférences pour le grand public. Lucien Dreyfus et moi, nous n'en manquions pas une. Elles devenaient ensuite, pour nous, l'occasion et le texte d'interminables causeries, dans les rues du vieux Strasbourg, où nous déambulions sans fin, ou bien dans sa jolie chambre ensoleillée, claire, garnie d'une riche bibliothèque, dont j'emportais régulièrement quelque volume. »

Très studieux, très réfléchi, et très docile, Lucien Dreyfus n'était pourtant pas de ces élèves qui tremblent devant les foudres de la discipline, quand il croyait avoir le droit pour lui, ou le trouver dans la cause d'un camarade. Il lui arriva de soulever une petite émeute scolaire pour défendre un ami injustement frappé. Il avait, dès lors, la passion de la justice : ceux qui l'ont le mieux connu savent qu'il a gardé cette passion toute sa vie, et que, par elle, il devait un jour cruellement souffrir.

Au sortir du collège, inscrit à la Faculté de médecine, il évitait de s'enfermer trop strictement dans sa spécialité. Avec un certain nombre de jeunes gens de son âge, étudiants comme lui — l'un d'eux, Heydenrich, devait devenir professeur à la faculté de médecine de Nancy, un autre, Ernest Lichtenberger, professeur à la Faculté des lettres de Paris — il avait formé une petite conférence littéraire. Cette conférence rapprochait les anciens élèves du lycée, et les anciens élèves du gymnase protestant. Elle mettait ainsi un lien entre les classes, entre les confessions. On achetait des livres, sur lesquels on discutait longuement, et que l'on partageait, à la fin de l'année, entre les adhérents. Alfred de Musset et Balzac étaient, à ce moment, les auteurs favoris de Lucien Dreyfus. Il les lisait et les relisait sans

cesse. Doué de rares facultés d'assimilation, il s'intéressait à tout. Sa mémoire, qui fut toujours excellente, le servait à merveille dans les exercices de la conférence. Et ses camarades prenaient déjà plaisir à l'entendre parler.

La littérature touche de près à la politique. En politique aussi, Lucien Dreyfus avait des idées. Vers 1865 ou 1866, il était bonapartiste. Tandis que son père partageait les aspirations de la bourgeoisie libérale de 1830 ; tandis que son frère — qu'il chérissait — faisait ses délices des *Châtiments* ; Lucien Dreyfus, tout au culte de Napoléon I<sup>er</sup>, voyait en beau le second Empire. Il essayait même — vainement — de convertir son frère à sa foi politique. La guerre de 1870 devait le désabuser tristement. Mais pendant la guerre de Crimée ou la guerre d'Italie, il était trop jeune pour réfléchir sur les rapports de la liberté politique avec la sécurité et la dignité nationales. Il ne voyait que les succès du moment, les *Te Deum*, et les triomphales rentrées des troupes dans leurs garnisons. Patriotisme et bonapartisme ne faisaient qu'un pour lui.

Au surplus, la politique, la littérature étaient de simples divertissements. Les études médicales lui prenaient le meilleur de son temps. La Faculté de médecine de Strasbourg brillait alors d'un éclat très vif (1). Si elle avait perdu les Lobstein, les Forget, elle comptait, dans son corps de professeurs, des cliniciens tels que Hirtz et Schutzemberger, un chirurgien comme Sédillot, un gynécologue comme Stoltz. Placés aux confins des deux langues, et des deux esprits, ces hommes de mérite n'avaient pas seulement l'avantage de bien connaître les choses allemandes, d'être informés, en temps utile, de ce qui se faisait de bon de l'autre côté du Rhin, autant que des nouveautés de Paris. Ils avaient, en outre, — et ce fut la marque distinctive de la faculté de Strasbourg — le sens pratique. Ils tenaient école, disait l'un d'eux, non seulement de science livresque, mais de science positive. Strasbourg a été la première faculté

(1) Voir, sur la Faculté de médecine de Strasbourg à cette date : JEAN HOEFEL, *Aperçu historique sur l'ancienne faculté de médecine*, Strasbourg, 1872, et Dr FRIEDRICH WIEGER, *Geschichte der Medicin und ihrer Lehranstalten in Strassburg, vom Jahre 1497, bis zum Jahre 1872*, Strassburg, 1885.

française où l'anatomie pathologique ait été enseignée officiellement. Ailleurs, on discutait, on discourait sur l'opportunité d'organiser cet enseignement. A Strasbourg, on obtenait la création d'une fonction de directeur des autopsies. C'était, disait le professeur Bérard, dans son discours de rentrée, en 1856, imiter le philosophe qui marche, en présence du sceptique qui nie le mouvement (1).

Le professeur Hirtz et le professeur Schutzemberger se partageaient alors la clientèle. Ils étaient l'un et l'autre populaires dans toute la région. Il n'y avait personne qui ne connût le chapeau gris, et les chevaux gris du docteur Hirtz, les béquilles de Schutzemberger, affreusement mutilé dans un accident de diligence. Tous deux étaient des hommes de science, dont les travaux méritent de compter. Mais tous deux étaient, surtout, des cliniciens. Lucien Dreyfus-Brisac dut beaucoup à son oncle. Le professeur Bernheim, de l'Université de Nancy, qui lui aussi a été l'un des meilleurs élèves de la faculté de Strasbourg, rappelait, au lendemain de la mort de son ami, cette parole de Dreyfus-Brisac : « C'est de Strasbourg que je tiens le plus solide de mes connaissances médicales (2). » Lauréat de la Faculté, externe de l'hôpital en 1869, Lucien Dreyfus-Brisac n'avait plus qu'à se laisser porter, semble-t-il, par les circonstances. Il eût été facilement reçu agrégé. Il eût recueilli la chaire et la clientèle de son oncle. La voie s'ouvrait large, facile, devant le jeune étudiant, une voie qui l'eût conduit aux succès les plus enviables. Mais la guerre survint, qui changea tout. Lucien Dreyfus-Brisac fut, comme tant d'autres, déraciné par la tempête. Il dut dire adieu, un adieu plein de larmes et de fureur, à son cher Strasbourg, à sa chère Alsace, pour aller achever ses études en terre française, et pour rester lui-même Français.

### III

Ce fut un douloureux réveil pour le bonapartiste qu'était alors Lucien Dreyfus-Brisac, que la déclaration de guerre à l'Alle-

(1) Cité par HOEFFEL, p. 134.

(2) *Revue médicale de l'Est*, 1<sup>er</sup> juin 1903, p. 331.

magne. Il ne pouvait, vivant à Strasbourg, se méprendre sur la folle imprévoyance des politiques qui faisaient ce saut dans les ténèbres, et il devait ressentir, au plus profond de l'âme, nos premiers désastres. Aussi, son parti est-il rapidement pris. Il se rend, en septembre, à Belfort, il y contracte un engagement, et il est affecté comme sous-aide-major à la deuxième ambulance légère de la 1<sup>re</sup> division de l'armée de l'Est. Il allait partager la triste fortune de cette armée. Les lettres qu'il adresse à ses parents, réfugiés en Suisse, à son frère, engagé volontaire comme lui, et assiégé dans Belfort, nous permettent de le suivre dans les marches, contre-marches, piétinements sur place, où s'épuisent la santé et l'énergie des troupes, vaincues le plus souvent avant d'avoir combattu.

Le 7 octobre, il est tout occupé à compléter son équipement, et ce n'est pas, dans le désordre grandissant, une petite affaire. On lui promet une vareuse, un pantalon, un képi, sans compter un grand manteau de caoutchouc, qui ne sera pas inutile. Il s'attend à être expédié du côté d'Epinal, où l'on se bat. Le 9, il apprend que l'on va partir pour Gérardmer. Le 13, il est à Lure, après avoir traversé Vesoul, Epinal, Remiremont, Gérardmer, le Thillot, Mélizéy. L'armée, pour éviter d'être cernée, bat en retraite. Au cours de cette marche, elle livre deux combats, peu sanglants, peu heureux. Les circonstances n'ont pas favorisé le jeune aide-major : il s'est toujours trouvé loin de l'ennemi. Il a, par contre, subi toutes les fatigues. La marche de nuit de Cornimont sur le Thillot a été très dure, dans une obscurité complète, sous une pluie battante. Il rassure ses parents. Comment être mouillé, quand on porte « chemise de laine, gilet de flanelle, gilet militaire noir, capote d'uniforme, grand imperméable qui tombe jusqu'aux genoux, capuchon, et de bons souliers aux pieds, avec guêtres ; plus, une ceinture de trois mètres de longueur, et une écharpe de cou ? » A part cette description, le ton de la lettre n'est rien moins que gai et confiant. Il a vu le pays « tout sens dessus dessous. » Les Prussiens approchent à marches forcées, et l'armée va de nouveau se replier devant eux. Le 16 octobre, il est à Besançon. Sa « première campagne » est terminée. Triste campagne, toute en mouvements

inintelligibles pour le soldat. « Spectacle lamentable, écrit-il, que cette retraite si rapide, où les hommes ont à peine le temps de manger, et font des quinze lieues sans tremper la soupe. » Il est, pour sa part, impatient de repartir, à la condition que ce soit pour combattre. Mais il ne se fait pas d'illusions sur les troupes du général Cambriels. Il les voit de trop près. Il les juge aussi peu capables de bien tenir au feu, que de bien marcher.

Le 30 octobre, il écrit un billet de quatre lignes. Il vient d'apprendre la défaite de Garibaldi, la capitulation de Metz. « Nous sommes tous dans une morne tristesse... A peine ai-je la force de vous dire que je me porte bien. » Les semaines passent, et c'est toujours la même chose : on ne marche pas à l'ennemi. Le 13 décembre, il est à Allogny, attendant que les généraux se décident à un mouvement. La lettre, qui n'a qu'une page, porte la trace de toutes les incertitudes, de toutes les incohérences du commandement. Dans les premières lignes, il croit qu'on est là « pour quelque temps ». Interrompu, il reprend la plume à midi : « J'ai trop compté sur le repos, on nous donne l'ordre de nous préparer à repartir. » Un *post-scriptum*, daté de 3 heures, dit : « Malheureusement, nous restons ici. » Et c'est alors la corvée d'hôpital. Il faut passer la visite des malades de la division. « L'examen dure une minute et demie pour chaque homme, et se termine invariablement par ce diagnostic : plaie au pied, rhume, diarrhée. » Un seul malade est sérieusement atteint ; mais on ne sait où le loger. Il faut adresser au maire une « sommation », pour qu'il se décide à fournir un lit.

En janvier, Lucien Dreyfus-Brisac est à Rioz, dans les environs de Vesoul. Le froid est intense. Il dépasse 15° au-dessous de zéro. « Il est horrible de penser que des milliers de pauvres diables restent exposés, la nuit, sur la neige, à ces températures. Et tout cela, pourquoi ? Il y a de quoi pleurer de rage, de ne pouvoir déchirer ces monstres qui s'appellent Napoléon, Guillaume, Bismarck. » A la fin de janvier, il est revenu à Besançon, et il y est sur le qui-vive, dans l'attente d'un ordre de départ qui ne vient pas. Il ne peut comprendre « qu'on laisse cerner ici la dernière armée de la France. » Il se refuse à croire que le couronnement de tant d'efforts soit « un nouveau Metz. » Les

dernières semaines ont été plus dures encore pour le soldat que les précédentes. « Des routes impossibles, dans la neige ; des retards énormes, nulle fermeté dans les rangs, le dégoût de tous pour la guerre, la force des positions prussiennes... Et les misères subies ne sont rien, en comparaison des nouvelles qui arrivent par les journaux : Chanzy battu, Faidherbe impuissant, Bourbaki annihilé ; le dernier espoir détruit. C'est vraiment le glaç de la France. » — « Jamais, écrit-il encore dans la même lettre, je n'oublierai le douloureux retentissement qu'a eu dans mon cœur le canon de Belfort, entendu distinctement. Je me figure l'anxiété de ces pauvres gens, entendant, de leur côté, tonner le canon libérateur, et ne voyant rien venir. » Il n'ose arrêter son esprit sur toutes ces horreurs, et il cherche quelque réconfort, à tirer de son sac les photographies de ceux qu'il aime. L'épreuve suprême lui est pourtant épargnée. Il est licencié avec d'autres Alsaciens-Lorrains, avant que l'armée de Bourbaki ne passe la frontière suisse. Il n'a pas eu sous les yeux le spectacle navrant de ces troupes, dénuées de tout, et jetées, inutiles, au gouffre.

Comme tous ceux d'entre les Français à qui leur âge avait permis de payer de leur personne, il trouva, dans la détresse de cette heure affreuse, la consolation de se dire qu'il avait fait son devoir. Son oncle, le professeur Hirtz, lui écrivait en mars 1871 : « Enfin, te voilà rendu aux tiens ! J'en suis bien soulagé, et pourtant, je suis sûr que tu ne voudrais pas n'avoir pas fait tout cela. Je te comprends, je t'approuve de n'avoir écouté que ton cœur. Tu as beaucoup souffert physiquement, ces souffrances sont de celles qui fortifient. Tu as vu des scènes cruelles, mais elles trempent le caractère. Ce que tu souffres pour notre pays, ce que nous souffrons tous est bien autre chose. Ce n'est plus la douleur fortifiante, c'est la dépression de l'âme. Voir la patrie tomber sous l'oppression d'une race dont la haine brutale n'est relevée d'aucun sentiment humain, voir la ville et la province natales devenues la proie de l'étranger, se voir aliéné de son pays, tout cela déchire le cœur. » Et le docteur Hirtz terminait ainsi cette très belle lettre : « Toi, tu n'as pas besoin de désespérer, la génération à laquelle tu appartiens s'est retrempée.

Elle a acquis des vertus qui permettent d'espérer l'heure de la réparation. Trop âgé pour voir ce jour-là, destiné à finir dans la tristesse, à une époque de la vie où les habitudes font partie de l'existence, je ne m'en associe pas moins à toutes les espérances des jeunes générations. »

Ces sentiments n'étaient pas seulement ceux du professeur Hirtz. Ils étaient partagés par toute sa famille. Aucun de ses membres n'admit l'idée de demeurer en Alsace, après la conclusion de la paix. Malgré l'âge, et malgré l'empire de ces habitudes « qui, à un moment donné, font partie de l'existence », le docteur Hirtz quitta Strasbourg. La Faculté de médecine de Nancy s'honore de l'avoir compté au nombre de ses professeurs, jusqu'au moment où il prit sa retraite. Il vint alors à Paris, où l'Académie de médecine lui ouvrit ses portes. Quant à Lucien Dreyfus-Brisac, dès le lendemain de la chute de Strasbourg, il avait pris son parti. Il écrivait alors à son frère : « Il va de soi que si Strasbourg devient prussien, je ne resterai pas dans cette ville, souillée par la présence de l'ennemi national. J'aimerais mieux mendier mon pain en France, que d'être enrichi par ces ignobles Teutons. » Le sentiment qu'il exprimait là, il l'a toujours gardé. Les jeunes gens ne le comprennent peut-être plus. Mais tous les contemporains de Lucien Dreyfus-Brisac, et tous ceux aussi qui, un peu moins âgés que lui, ont vu la guerre, sans qu'il leur ait été possible d'y participer, tous ceux-là, malgré la marche du temps, malgré les mouvements d'idées qui se sont produits autour d'eux, demeurent fidèles à leurs souvenirs. Ils n'ont jamais perdu, ils ne pourront jamais perdre l'horreur que le nom allemand leur a inspirée un jour. Ils admettent, au besoin, que l'on ne sente pas comme eux. Ils ne peuvent s'empêcher de sentir ce qu'ils sentent. Ils demeurent dans leur pays qui oublie, ou plutôt, qui pense à d'autres choses, d'obstinés, d'irréductibles témoins de ce passé vieux de plus de trente ans, mais qui, pour eux, date toujours d'hier. Combien de fois nous est-il arrivé, au docteur Dreyfus-Brisac et à moi, en entendant certaines conversations, d'échanger un simple regard : ce signe muet nous suffisait pour nous sentir d'accord. Tandis que d'autres, autour de nous, poursuivaient un rêve insouciant ou heureux, ce que

nous voyions toujours, au dedans de nous-mêmes, et ce dont nous ne pouvions détacher notre pensée, c'était l'agonie de la France.

#### IV

Dès les premiers mois de 1871, Lucien Dreyfus-Brisac est à Paris, où il a pris ses inscriptions, et où il est externe des hôpitaux. En 1873, il est reçu à l'internat. Il passe sa thèse de doctorat en 1878, et il est, la même année, lauréat de la Faculté. En 1879, il est chef de clinique. En 1880, médecin du bureau central. En moins de neuf ans, l'ancien étudiant de Strasbourg s'est fait sa place, une place brillante, dans ce milieu nouveau pour lui, où la concurrence est autrement vive et âpre. A trente et un ans, le voilà médecin des hôpitaux.

On pourrait croire que, pour faire cette rapide carrière, il a dit adieu à ses préoccupations littéraires, artistiques, politiques; qu'il s'est confiné strictement dans la lecture des livres de médecine, dans les travaux de l'hôpital? En aucune façon. Sa correspondance avec son frère, — souvent absent de Paris, de 1871 à 1880 — nous montre Lucien Dreyfus-Brisac toujours aussi ardent en politique, toujours aussi ouvert aux émotions de la littérature et de l'art.

Il suit avec passion les progrès de l'idée républicaine dans le pays et à l'Assemblée nationale. Chacun des efforts tentés, à Versailles, par les anciens partis lui arrache un cri d'indignation ou de colère. Il est de ceux qui croient à un coup d'Etat militaire, toujours en préparation. « On disait que Douay, Lebrun, Bourbaki, avaient offert leurs services à Mac-Mahon. On disait que deux régiments achetés par la faction avaient dû être éloignés de Paris; l'émotion, hier, était extrême. » Il est attentif aux menées bonapartistes. Il voit poindre et se développer l'effort de ces revenants. Il salue de sa reconnaissance émue la déposition de Léon Renault, le rapport Savary, qui font la lumière sur ces tentatives, et en rendent le succès impossible. Il comprend et juge avec équité le rôle de Gambetta, dans les négociations qui précèdent le vote des lois constitution-

nelles. « L'action de Gambetta, écrit-il, a été bien utile. Il a dit dernièrement à l'extrême gauche : la France n'est pas républicaine, elle le sera si les républicains font ses volontés, et la volonté du pays est aujourd'hui d'avoir un gouvernement constitué. Il a fait avaler aux siens la pilule de Versailles. » Ce jeune médecin, si ardent, est aussi, on le voit, un sage, et qui sait le prix de la modération. Au 16 mai, lors de la dissolution de la Chambre, il invente une œuvre qui devait trouver sa formule pratique beaucoup plus tard — dans une crise nationale autrement grave, et dont le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac ressentit la douleur au plus profond de son cœur déchiré — l'œuvre des journaux pour tous. « J'envoie régulièrement tous les jours trois journaux à des adresses fantastiques dans la Côte-d'Or, et crève de tristesse de ne pouvoir faire grand'chose pour la cause qui m'est chère. » Enfin, quand la réélection des 363 consacre le triomphe, désormais définitif, des républicains, il a un moment d'allégresse incomparable, et sa lettre débute par ces mots : « Vive la République ! *Vixerunt.* »

La passion politique ne le rend pas indifférent au mouvement de l'art et de la littérature. Il renseigne son frère sur ce qui se joue dans les théâtres. Il goûte les vaudevilles de Gondinet, les drames de Dumas, les comédies de Meilhac et Halévy. Il a été profondément remué par *la Fille de Roland*. Il va aux expositions de tableaux. Celle de Chintreuil le laisse froid. Mais celle de Prudhon, où abondent les esquisses, qui permettent de suivre les phases de l'idée, l'intéresse infiniment. L'exposition organisée par le comte d'Haussonville, pour les Alsaciens-Lorrains, et qui fit sortir des galeries particulières tant de chefs-d'œuvre, l'enchanter. Il ne se lasse pas de contempler toutes ces merveilles : « Six Poussin, sept Rembrandt, vingt-quatre Greuze, quinze Decamps ! Que de richesses ! Et tout cela, pour un franc, sans compter le jardin où l'on se promène, les musiques militaires, les toilettes et les jolis visages de celles qui les portent. » Il va régulièrement aux Salons. Ses préférences sont acquises à Bonnat, à Carolus Duran, à Corot, à Henner. Il discute les récompenses décernées par le jury. Il souscrit aux deuxièmes et troisièmes médailles, mais il se plaint

que les premières soient toujours attribuées « à la froide, fausse et laide peinture des prix de Rome. »

Ce sont là ses distractions. Il y joint, toujours en dehors du travail professionnel, de vastes et hautes lectures. Il vient d'achever *l'Histoire Romaine* de Mommsen, et il la juge. « J'ai ragé à fond, pendant que je la lisais. Dire que le plus grand des historiens de l'Allemagne est si complètement esclave du génie national, et que le libéral Germain n'a écrit ces huit volumes que pour faire l'apothéose de la force et du despotisme, mieux encore, du succès, dans la personne de ce grand homme pourri qu'est César! Dire que son histoire de la guerre des Gaules n'est que prétexte à diatribes contre nos ancêtres, et il se hâte de préciser, contre leurs héritiers! Il faut lire ces sarcasmes sans cesse répétés contre le représentant du droit, contre Caton d'Utique. Il faut lire son récit de l'admirable dévouement de notre Vercingétorix, qui eût été un héros, s'il n'eût été Gaulois, et qui n'est qu'un preux. C'est la rage dans le cœur que j'ai vue vivante, jusque dans le récit des temps reculés, la haine implacable du nom français, tandis que nous, nous ne savons que railler, et non traquer nos ennemis, avec cette robuste fureur qui fait des miracles. »

Lucien Dreyfus-Brisac ne cède pas seulement, en dispersant ainsi sa curiosité, au tempérament, à son tour d'esprit : il obéit à une vue systématique, que je trouve exprimée dans sa correspondance. « Toutes les sciences — et la science aujourd'hui est partout — sont connexes en bien des points. Les connaissances humaines ont pris d'immenses développements. En posséder une à fond est impossible. Les écrier toutes est peut-être possible pour une solide intelligence. Tout homme complet doit donc jeter sans cesse ses regards sur ce qu'ont fait les autres, quitte ensuite à appliquer les idées acquises par le contact de la pensée d'autrui, avec une originalité à lui propre, à la matière spéciale dont il s'occupe. » Nous tenons là, si je ne me trompe, le fond de la pensée et des ambitions de Lucien Dreyfus-Brisac, à cette date. Il veut être, autant que possible, un « homme complet », un homme qui ne se laissera pas diminuer, rétrécir, par un souci exclusif,

par une recherche unique. Jusqu'à la fin de sa vie, il est demeuré fidèle à cette maxime. Il ne s'est désintéressé d'aucune des grandes choses qui font le prix de la vie, et qui lui donnent un sens : l'art et les lettres, la science, la pitié, la justice.

Il rapportait d'ailleurs, de ces excursions dans d'autres domaines, une intelligence aiguisée et affinée, qui ne s'appliquait qu'avec plus de fruit aux tâches professionnelles. D'où ses brillants succès, de 1871 à 1880. Il était alors, au témoignage de l'un de ses amis, le docteur Fernand Widal, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, non seulement le plus en vue, mais le plus aimé des jeunes médecins. Par sa facilité au travail, son ardeur, il entraînait les autres. Il apparaissait comme le chef, le guide reconnu de sa génération. Il était, en quelque sorte, porté vers les plus grands succès par la sympathie de tous ses camarades. Il ne lui restait qu'une étape à franchir, l'agrégation des facultés. De très brillantes épreuves ne suffirent pas à l'y faire recevoir. Les personnes qui sont au courant des conditions dans lesquelles se passent, quelquefois, ces concours, comprendront, sans que j'y insiste, que des considérations étrangères à la valeur des épreuves avaient influé sur les choix. Une minorité du jury voulait démissionner, tant fut profonde l'émotion soulevée par ce résultat si imprévu. Le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac pria lui-même ses juges de n'en rien faire. Il n'admettait pas que cet incident, dont il ressentit vivement l'amertume, fût le prétexte d'un scandale. Mais il s'abstint de renouveler la tentative. Si l'on veut, d'ailleurs, se rendre compte du degré de possession de soi-même, et de la sérénité d'esprit qu'il sut bientôt reconquérir, il suffit de lire un important travail qu'il donna, peu d'années plus tard, à la *Revue Internationale de l'Enseignement supérieur* sur l'organisation nouvelle du concours d'agrégation.

Dans ce travail (1), le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac critique avec une liberté parfaite, mais avec une mesure remarquable, quelques-unes des « réformes » qui viennent d'être opérées. Il en approuve d'autres. Et quand il touche au point délicat, — la composition des

(1) Numéro du 15 novembre 1887.

jurys, et leurs tendances, — il ne cède pas à un vain esprit de récrimination. Il indique seulement les changements désirables. Il voudrait que la désignation des jurys eût lieu par le sort, et non au choix. Il voudrait qu'on n'y fit point figurer un simple agrégé « à qui sa qualité d'aspirant au professorat enlève toute indépendance, en le condamnant trop souvent à opter entre sa conscience et ses intérêts ». Il souhaiterait que le nombre des juges fût augmenté, « pour rendre les intrigues moins faciles, et les coteries moins puissantes. » Cette dernière modification aurait en outre l'avantage de donner, dans les jurys, aux représentants de la province, la part qui leur est due. Les critiques du D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac n'ont rien perdu de leur à-propos. Mais c'est le ton de cet article qui importe ici, plus que le fond même. Il fait honneur à l'homme, auquel la vicieuse organisation du concours venait de ménager une si injuste déception. Il l'oublia bientôt, dans la douceur d'une union pour laquelle il ne consulta que son cœur, et qui lui donna des joies parfaites. Je n'ose parler ici de sa vie de famille, à partir de ce moment. Pour celle qui l'a vécue auprès de lui, et que sa mort a brisée, il ne reste plus aujourd'hui de tout ce bonheur qu'un souvenir trempé de larmes, auquel on se reprocherait de toucher, même d'une main discrète et pieuse.

## V

Le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac était fait pour l'enseignement sur une scène très en vue. Nul doute qu'il n'y eût marqué. Mais, à défaut de la Faculté, il lui restait l'hôpital, et il est temps de dire ce qu'il y a fait. A l'hôpital (1), le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac a porté les plus précieuses, les plus hautes qualités du clinicien et du maître. Ses élèves avaient pour lui une affection sans bornes, et une réelle admiration. Je m'inspire ici des souvenirs de l'un d'entre eux. Tous eussent rendu le même témoignage.

Chef de service modèle, le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac considérait la

(1) Médecin du bureau central en 1880, le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac a été attaché à Tenon, le 1<sup>er</sup> janvier 1884; à Laennec, le 1<sup>er</sup> janvier 1893; à Lariboisière, le 1<sup>er</sup> janvier 1894; à Beaujon, le 1<sup>er</sup> janvier 1903.



visite hospitalière comme le premier de ses devoirs, et, quelles que fussent au dehors ses occupations, il ne la négligeait jamais. Il y consacrait un temps très long. D'abord, au lit du malade qu'il interrogeait avec bienveillance, avec la douceur qui lui était naturelle. Douceur et bienveillance d'autant plus marquées, qu'il s'agissait de petites gens. Puis venait l'examen du malade. Il le pratiquait avec une sagacité remarquable. Pas de détails oiseux, pas de temps perdu à chercher à côté. Très vite, tout droit, il allait au point essentiel. Une fois déterminé l'organe ou l'appareil où quelque désordre s'était produit, il reprenait l'interrogatoire, et le serrait de plus près. Il faisait une rapide enquête sur l'évolution de la maladie. Enfin, il s'appliquait à remonter aux causes. Il revenait à la palpation, qu'il pratiquait avec une rare délicatesse, et qui lui permettait de faire valoir la finesse de son toucher, la souplesse de sa main. Il aimait à rappeler, après son maître Gubler, combien une main exercée à la palpation, et en quelque sorte intelligente, rend de services au médecin.

Cette première partie de sa tâche achevée, il se tournait vers l'auditoire, et je cite ici les termes mêmes du D<sup>r</sup> Bruhl, médecin des hopitaux de Paris. « Appuyé à une des colonnes du lit, les pieds croisés, les mains derrière le dos, ou encore, maniant entre ses doigts un fin stéthoscope, souvenir de la guerre de 1870, auquel il tenait particulièrement, il refaisait toute l'histoire clinique du malade, avec une clarté, une facilité d'exposition qui ravissaient. » Jamais cette leçon improvisée n'était banale. Il insistait moins sur les caractères généraux, et en quelque sorte classiques de la maladie, que sur les particularités présentées par le malade. Il cherchait à faire voir — c'était une de ses idées favorites — que deux malades ne sont jamais identiques. Les jeunes gens se pressaient autour de lui : candidats au concours des hopitaux, toujours séduits par ses lumineux exposés ; anciens élèves, fixés depuis plus ou moins de temps en province, mais qui ne manquaient jamais, lorsqu'un hasard les ramenait à Paris, d'aller entendre de nouveau à l'hôpital le maître qui les avait guidés dans leurs premiers travaux.

Pour son enseignement à l'amphithéâtre, le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac avait adopté — ou plutôt créé — l'expression de « conférence de pathologie clinique ». Il aimait cette association de mots, qui symbolisait, à ses yeux, l'importance de l'observation en médecine, et la prédominance de la pratique sur la théorie. Sans être le moins du monde hostile aux recherches du laboratoire, et tout en se montrant très au fait du parti que le médecin peut en tirer, il y était resté personnellement étranger. Il était avant tout, à la façon de ses maîtres de Strasbourg, puis de ses maîtres de Paris, les Gubler, les Lorain, les Parrot, un clinicien. Il abordait d'ailleurs, de préférence, les sujets négligés ou incomplètement traités dans les ouvrages classiques. Parmi ses matières de prédilection, il faut rappeler tout ce qui a trait aux eaux minérales, aux stations climatiques, dont il avait fait une étude approfondie ; à l'hygiène du nouveau-né, hygiène physique, hygiène alimentaire ; à la thérapeutique du premier âge. Les maladies générales (goutte, diabète, arthritisme), les accidents du surmenage, les formes classiques du ramollissement cérébral et de la méningite tuberculeuse, tous ces sujets étaient traités par lui sur une note toujours personnelle. Sa parole agile, et même un peu rapide, était aussi claire que ferme. Elle avait des accents profonds, et assez souvent passionnés : avec lui, la passion n'était jamais loin. « On ne se lassait pas de l'écouter », écrit un de ses fidèles auditeurs. S'il avait eu le moindre goût pour la réclame, pour les procédés, même honnêtes, qu'elle comporte, le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac eût aisément fait de son enseignement à l'hôpital une chaire émule ou rivale des grandes chaires de la Faculté. Mais rien n'était plus étranger à ses mœurs, et plus éloigné de son caractère, que la préoccupation ou l'art de se faire valoir, d'imposer son nom à la foule. Il se contentait d'accomplir de son mieux la tâche quotidienne, en laissant, à tous ceux qui en étaient les témoins, l'impression d'une réelle supériorité.

Dans sa clientèle, le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac était le même homme qu'à l'hôpital, simple et bon. Là encore, il répugnait à tout charlatanisme, et à toute ostentation. Loin de rien faire pour augmenter le nombre de ses clients, il se fût plutôt défendu

contre le danger d'en avoir trop. En revanche, il consacrait à ses malades beaucoup de temps. Il entraînait aussi avant que possible dans leur caractère, dans leur nature morale. On sentait, on ne pouvait pas ne pas sentir que le médecin s'intéressait vraiment au cas pour lequel il avait été appelé, et qu'il mettrait toute son ardeur à le soulager. Il eût voulu diminuer pour chacun non seulement la souffrance physique, mais surtout, avant tout, la peine morale, l'angoisse. Il était optimiste par principe. Il estimait que le médecin, même s'il est vaguement inquiet, dans des cas obscurs et indéterminés, n'en doit rien laisser paraître, pour ménager le malade, et l'entourage du malade. Il était, en outre, optimiste par nature. L'optimisme était chez lui une forme de la bonté. Il eût souhaité pouvoir cacher la vue de l'avenir, à tous ceux pour qui l'avenir était menaçant. Et il réussissait, en effet, à donner confiance, non par un langage destiné à tromper, par des promesses dont il ne dépendait pas de lui d'assurer la réalisation, mais à force de sympathie.

Faut-il parler de son dévouement ? A quelque moment que l'on fit appel au D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac, il était toujours là, et, au milieu des préoccupations les plus lourdes, il trouvait du temps pour tout voir. Il se faisait tout à chacun. Aussi, des liens d'affection se formaient-ils bien vite entre le médecin et ses clients. Il devenait l'ami de tous ceux qu'il soignait. Non qu'il se montrât prodigue de protestations, ou d'effusions, mais parce que le rayonnement de sa bonté lui gagnait les cœurs. Faut-il parler de sa discrétion ? Elle égalait son dévouement. Jamais médecin ne prit plus au sérieux cette obligation de son métier. Ses plus proches ignoraient tout de son activité professionnelle. Il gardait la même réserve impeccable, quand il s'agissait des membres de sa propre famille. Il lui arrivait d'aller rendre visite à sa mère — il la voyait tous les jours — sans rien lui dire des soins qu'il venait de donner à un parent. Le scrupule, chez lui, était infini, à cet égard. Il voyait dans la discrétion une forme de l'honnêteté. Et il plaçait l'honnêteté, chez le médecin, avant toutes les autres qualités. Pourquoi ne pas dire ici qu'il était de ces hommes qui savent juger leur milieu, leurs collègues, leurs confrères, et qui ne se croient pas tenus, par une sorte d'hypocrisie de corps, non

plus que par la prudence, à penser ou à dire que tout est bien dans le monde où ils vivent? Il jugeait donc — et très librement — la médecine et les médecins. Il jugeait son temps, et la société de son temps. Il eût voulu les trouver sans défauts, mais il était trop loyal pour dissimuler son sentiment. Il disait la vérité avec une fermeté courageuse, du droit d'une conscience intègre.

## VI

Ni l'hôpital ni la clientèle qui malgré lui, en quelque sorte, s'était faite chaque jour plus absorbante, n'empêchaient le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac de travailler pour lui-même, et aussi pour les autres.

Il a beaucoup écrit dans les *Revue*s médicales (1). Il a donné des livres (2), dont je ne saurais parler ici, faute de compétence, mais que de bons juges ont loués, au lendemain de sa mort (3). Il a fait mieux que d'écrire : il a su agir. Appelé à siéger au conseil supérieur de l'Assistance publique, dès l'institution de cette assemblée, il a pris une part importante à ses travaux. Il a, notamment, étudié une question grave et sérieuse entre toutes, celle de l'organisation de l'assistance médicale dans les campagnes. Sur ce sujet, où tant de tristes constatations étaient à faire : absence presque totale de moyens de secours, indifférence prodigieuse des parents pour les enfants, et surtout pour les enfants en bas âge, des gens d'âge mûr pour les vieillards, et de chacun pour soi-même — il a fait un rapport qui restera. Ce rapport a servi de base à la discussion qui s'est engagée devant le conseil supérieur, à la session de janvier 1889, et cette discussion elle-même, où, comme rapporteur, le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac a pris souvent la parole, a donné naissance à la loi du 15 juil-

(1) Notamment à la *Gazette hebdomadaire*, où, de 1881 à 1891, il n'a pas donné moins d'une soixantaine d'articles, portant sur les sujets les plus variés, et qui constituent d'utiles contributions à la science.

(2) *L'Ictère hémoptéique* (1878), *L'asphyxie non toxique* (1885), *De la phtisie aiguë* (1892), *Thérapeutique du diabète sucré* (1894), etc.

(3) Voir notamment *La Presse médicale*, numéro du 13 mai 1903. Voir aussi l'allocution du docteur Moutard-Martin, à la Société médicale des Hôpitaux de Paris, dans le *Bulletin* du 14 mai 1903.

let 1893, l'une des lois sociales les plus considérables, par leur portée, de la troisième République. L'application de cette loi soulève, chaque année, des questions que le conseil supérieur est appelé à trancher. Le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac a toujours été chargé du rapport sur ces questions. Sa parole était très écoutée. Il n'intervenait que lorsqu'il avait à dire quelque chose de topique et d'utile, lorsqu'il avait une proposition à faire, pour donner de la clarté à un texte, ou à un vote. Il parlait sobrement, avec précision, avec force. Là, comme partout, sa mort a laissé un vide, et cela eût été dit sur sa tombe, si une disposition qui n'a surpris aucun de ses amis, aucun de ceux qui connaissaient sa modestie, et le peu de goût qu'il a toujours montré pour les pompes officielles, n'eût interdit tout discours à ses obsèques.

Durant ces dernières années, le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac s'était vivement intéressé à la création des sanatoriums populaires pour tuberculeux. Il voyait là une œuvre utile à entreprendre, une victoire à obtenir sur la maladie et la mort, au profit des pauvres gens, pour lesquels il s'était toujours montré si accueillant, si prodigue de son temps et de ses conseils. Avec quelques médecins très distingués, les professeurs Potain, Landouzy, Brissaud, Terrier, Rendu, les D<sup>rs</sup> Barth, Besnier, Faisans, Merklen, etc., il avait contribué à fonder une société anonyme, ayant pour objet la création d'établissements aussi nombreux que possible, où pourraient être appliquées, dès à présent, les méthodes de traitement à la fois les plus rationnelles, et les plus indiquées par l'expérience. L'appel adressé à l'opinion par les fondateurs, en décembre 1899, devait être entendu. Le sanatorium de Bligny, près Limours, a été le premier ouvert. D'autres s'élèveront bientôt : le D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac aura été l'un des promoteurs de cette innovation, destinée à rendre tant de services, à adoucir tant de maux, à conserver tant d'existences.

J'ai cherché à montrer, bien incomplètement, et d'une manière bien imparfaite, ce qu'a été la vie du D<sup>r</sup> Dreyfus-Brisac, et ce qu'il a été lui-même, dans sa jeunesse, au temps de la guerre, à la Faculté de Strasbourg, à celle de Paris, comme maître, comme médecin. Et pourtant, il me semble que je n'ai

pas tout dit, que je n'ai pas assez insisté sur les qualités de l'homme, assez expliqué pourquoi sa mort a mis en deuil tant de cœurs qui s'étaient attachés à lui, et qui, depuis qu'il a disparu, le cherchent encore, et ne se consolent pas de ne plus le trouver. Si distingué que fût le praticien et le savant, l'homme valait encore davantage. Peut-être par ce souci qu'il avait toujours eu de n'être étranger à rien d'humain. Peut-être parce qu'il portait en lui un foyer toujours allumé de générosité et de vaillance. Peut-être parce qu'il était très vivant, parce qu'il savait la vie, parce qu'il avait, à l'occasion, après les sévérités légitimes, les indulgences nécessaires. Probablement pour toutes ces raisons réunies, et pour d'autres encore, qui défient l'analyse. Sait-on jamais de quoi est fait, en son fond, le charme d'un être? On sent seulement, quand la mort a passé, qu'elle vient de frapper une victime de choix. On le sent à l'intensité des regrets, à l'impuissance même où l'on se trouve de les rendre.



LA  
REVUE PHILANTHROPIQUE

PARAISANT LE 10 DE CHAQUE MOIS

PAUL STRAUSS, Directeur

REVUE D'ASSISTANCE  
BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE  
POUR L'ÉTUDE DES QUESTIONS D'ASSISTANCE

COMITÉ DE PATRONAGE

PRINCE D'ARENBERG — LOUIS BARTHOU — LÉON BOURGEOIS  
D<sup>r</sup> BOURNEVILLE — BRUEYRE — D<sup>r</sup> PIERRE BUDIN — F. BUISSON  
CHEYSSON — FERDINAND-DREYFUS — DUCOURAU — FLEURY-RAVARIN  
GAUFRÈS — D<sup>r</sup> GOUJON — ADOLPHE GUILLOT  
E. LAVISSE — D<sup>r</sup> LOURTIÈS — HENRI MONOD — ALFRED MUTEAU  
H. SABRAN — MAURICE DE LA SIZERANNE — JULES SIEGFRIED — D<sup>r</sup> HENRI THULIÉ  
VAN BROCK — FÉLIX VOISIN

Le titre de la *Revue Philanthropique* est à lui seul un programme. Vulgariser en des études substantielles et attrayantes tous les aspects du problème si complexe de l'amélioration sociale, propager les meilleures méthodes de la bienfaisance officielle ou libre, tant à Paris que dans les départements et à l'étranger; réunir dans un effort commun, en dehors de toute préoccupation politique et religieuse, toutes les bonnes volontés et toutes les compétences, tel est le but que se sont proposé les fondateurs de cette Revue.

Il a paru que non seulement les administrations publiques devaient être stimulées dans l'accomplissement de leur mission, mais qu'encore l'initiative privée avait besoin, pour se développer et pour porter tous ses fruits, d'un centre de rendez-vous et d'un foyer de renseignements. C'est dans cet ordre d'idées que nous avons l'ambition d'être un guide et une tribune, — l'expérience des uns venant diriger et féconder le dévouement des autres.

CONDITIONS DE LA PUBLICATION

La *Revue Philanthropique* paraît par numéros de chacun 160 pages, le 10 de chaque mois.

Elle forme chaque année 2 volumes.

Prix de l'Abonnement annuel :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR. — ÉTRANGER : 22 FR.

Chaque numéro est vendu séparément 2 francs.

Ons'abonne à la Librairie MASSON & C<sup>ie</sup>, 120, boulevard Saint-Germain, Paris